BONS BAISERS DE RUSSIE : LA FAMILLE, LE HOCKEY, LA POLITIQUE

Richard Gruneau est professeur de communication à l'Université Simon Fraser à Burnaby, en Colombie-Britannique. Au cours des 30 dernières années, il a écrit ou édité de nombreux livres et articles sur divers aspects de la société canadienne et de la culture populaire, comme la télévision, les médias et le sport. Ses contributions à l'étude du hockey comprennent le livre largement acclamé (co-écrit avec David Whitson) *Hockey Night in Canada: Sport, Identities and Cultural Politics* (1993) et, plus récemment, *Artificial Ice: Hockey, Culture, and Commerce* (co-édité avec David Whitson) (2006).

Je dois être l'un des seuls Canadiens de ma génération qui ne se souvient pas où il était ou ce qu'il faisait lorsque Paul Henderson a marqué le but gagnant dans le cadre de la « Série du siècle » Canada-Russie en 1972. J'étais à l'école au Massachussetts à l'automne 1972 et les médias locaux ne semblaient pas être au courant de cette Série. Malheureuse coincidence : les quatre parties Canada-Russie au Canada se déroulaient en même temps que les Olympiques d'été de 1972 et l'espace médiatique était complètement obnubilé par les événements à Munich. J'étais rivé à mon téléviseur au début septembre, mais c'était seulement à cause de l'histoire en développement du massacre des athlètes israéliens aux jeux de Munich. Même si les parties de la Série du siècle jouées au Canada avaient été couvertes par les médias locaux, la vérité est que je n'étais nullement intéressé par la série au départ. Comme beaucoup de Canadiens, je croyais le battage médiatique dictant que la Ligue nationale de hockey (LHN) représentait le meilleur hockey au monde et j'assumais que les joueurs de la LNH gagneraient la série facilement. La perspective d'une victoire facile semblait réduire l'importance de la série à un simple échange culturel, comparable à aller voir le spectacle d'une troupe de danse soviétique. Ajoutant à cette indifférence, depuis que j'avais atteint la vingtaine, je n'étais plus un fan de hockey particulièrement dévoué. Plus jeune, j'idolâtrais les Maple Leafs, mais je n'ai jamais été un joueur particulièrement bon. Après quelques saisons médiocres de hockey dans des ligues locales, j'ai développé un intérêt plus fort pour d'autres sports. J'en avais aussi ras-le-bol de l'arrogance des propriétaires de la LNH et de leur attitude, durant les années 60, qui laissait transpirer que tout leur était dû. De mon point de vue, la ligue était un cartel, pur et simple, avec tous les pires traits d'une compagnie qui avait le contrôle incontesté de ses travailleurs et le monopole sur le produit qu'elle vend. À ce niveau, je méprisais la façon dont la ligue avait choisi de s'étendre en Californie plutôt qu'à Vancouver au milieu des années 60 et j'étais simplement stupéfait lorsque Clarence Campbell a dit, durant une audience anti-coalition, que la LNH était un service public plutôt qu'une compagnie et qu'elle devrait donc être exemptée de régulation légale. La formation de l'association mondiale de hockey pour la saison de 1972 avait piqué mon intérêt mais, dans les mois menant à la Série du siècle, j'étais dégoûté de lire la façon dont les propriétaires de la LNH avaient refusé de laisser Bobby Hull jouer pour Équipe Canada à cause de son choix d'aller jouer dans la ligue rivale.

Donc, pour une raison ou une autre, je ne pouvais considérer que la série Canada-Russie pouvait être aussi importante que les Olympiques de Munich. Toutefois, suite à un appel à la maison en début septembre, je me suis beaucoup plus intéressé à la Série. J'étais choqué d'entendre que les Russes avaient gagné la première partie avec une longueur d'avance et étrangement conforté par le fait que les Canadiens avaient gagné la deuxième partie.

Qui plus est, mon père m'avait dit qu'il avait trouvé des billets pour lui-même et mon grand-père afin qu'ils rejoignent la délégation canadienne qui se dirigeait vers Moscou plus tard durant le mois pour les parties de la Série en terre soviétique. J'étais surpris par la nouvelle car, même si mon père avait joué un peu de hockey dans sa jeunesse au Manitoba, et appréciait encore le sport, il croyait aussi que le sport était quelque chose qu'on délaissait au profit de la vie d'adulte. Il n'était pas un fan pur et dur. Pourtant, quelques associés d'affaire de mon père parlaient de partir à Moscou et mon père avait pensé que ce serait une excellente opportunité d'offrir à son propre père, maintenant âgé de plus de quatre-vingt ans, la possibilité de visiter Moscou à nouveau. Je dis « visiter à nouveau » Moscou car mon grand-père fréquentait l'université de Moscou avant la révolution de 1917. Mes grands-parents étaient des Mennonites qui vivaient en Ukraine, mais mon grand-père avait passé cinq ans à Moscou avant de retourner travailler comme enseignant dans une école du village de Nieder, Chortitza. Mon père et mon grand-père avait une relation raisonnablement saine, même s'il y avait

eu quelques prises de becs dans les vingt dernières années. Pour mon père, le voyage était plus une opportunité de surprendre son propre père avec la chance de revisiter le Moscou de sa jeunesse qu'une question de hockey. De plus, mon père était conscient du fait que ce voyage était le genre de chose qui lui donnerait un cachet considérable auprès de son réseau d'affaire à Toronto. Même s'il se plaisait à suivre le hockey, mon grand père n'était pas un fan invétéré de hockey non plus. La boxe était son truc. Quand j'étais petit et que mon grand-père me gardait, il me laissait rester debout pour regarder les combats du vendredi soir, m'apprenant à compter le pointage des rondes. Pourtant, il était intrigué par l'idée de revisiter Moscou et il était excité par le voyage à venir. Lui et mon père étaient tous deux nés en Ukraine, et plusieurs personnes l'ont averti que l'Union Soviétique pouvait les déclarer « citoyens soviétiques » et refuser de les laisser quitter Moscou après la série. Ni mon père ni mon grand-père n'étaient convaincus de la plausibilité de cette histoire, mais il existait un grand sentiment de paranoïa face à la guerre froide au Canada au début des années 70. Mon père m'avait dit que l'idée d'être d'une manière ou d'une autre détenu à Moscou était toujours quelque chose qui lui trottait dans la tête. L'Union soviétique était au paroxysme de sa puissance au début des années 70. Les réformes économiques post-stalinistes avaient amélioré la qualité de vie et l'économie soviétique explosait. Durant la fin des années 60, l'Union soviétique était devenu le chef de file en production de pétrole et d'acier, ainsi que l'exporteur principal de machinerie lourde.

En même temps, la course à l'espace avait dramatisé les capacités techniques de la science soviétique. Domestiquement, et pour contrer plusieurs stéréotypes occidentaux, les citoyens soviétiques étaient aussi témoins de la croissance d'une culture de consommation urbaine modeste. Il y avait un élan de construction de nouveaux appartements dans plusieurs villes majeures et un nombre croissant de citoyens soviétiques étaient capable de s'offrir des biens de consommation légers tels que des lave-vaisselles et des télévisions. Sur le front politique, la force croissante du pouvoir militaire soviétique, appariée aux succès des forces communistes en Asie et à l'expansion de l'influence soviétique en Afrique, en Amérique latine et en Amérique du Sud, donnait confiance aux chefs politiques soviétiques et inquiétait les gouvernements occidentaux.

Il n'y a aucun doute que les dirigeants soviétiques voyaient la « culture » comme une partie importante de la guerre de propagande globale dans les années 60 et 70. Les troupes de ballet et de danse traditionnelle soviétiques donnaient des performances partout, tout comme les musiciens et les artistes soviétiques. En sport, les équipes et les athlètes soviétiques partaient en tournée en tant qu'ambassadeurs « bienveillants », dirigeant des cliniques éducatives et offrant des ressources pour supporter le développement dans plusieurs pays de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique du Sud. Dans le cadre de ces initiatives, l'Union soviétique favorisait l'acceptation d'équipes de nations du sud aux Olympiques. En même temps, l'Union Soviétique a investi énormément dans le sport, reconnaissant comment les victoires dans les compétitions pouvaient être célébrées, à la fois comme l'aboutissement de l'administration d'un état centralisé ainsi que d'un système communiste s'engageant à offrir à tout enfant démontrant des capacités athlétiques une opportunité d'atteindre l'excellence. Alors, pour les Soviétiques, la Série du siècle avec les joueurs professionnels de hockey canadiens était primordiale. Les joueurs et l'administration de l'équipe ont diminué leurs attentes et proclamaient publiquement leur admiration des compétences des professionnels canadiens, mais mon grand-père m'avait confié, dans un appel téléphonique, que tandis que les équipes se préparaient pour Moscou « quiconque sachant quoi que ce soit sur les Soviétiques saurait qu'ils n'auraient jamais accepté de participer à la Série s'ils ne pensaient pas pouvoir gagner ». Pour les Soviétiques, il a expliqué, la Série n'a jamais été un « simple échange culturel ». Plutôt, il était important de la contextualiser dans l'approche soviétique d'utilisation de la culture pour avancer la cause géopolitique soviétique. Dans ce seul appel, mon grand-père a démontré plus de sagesse que la majorité des médias canadiens de l'époque.

À Toronto, mon père était un homme ayant réussi dans le monde des affaires et qui avait acquis, au fil des années, un rôle plutôt alpha dans sa relation avec mon grand-père. Lorsque les possibilités économiques de mon grand-père avaient échoué, mon père avait même embauché mon grand-père durant plusieurs années. Mais, si mon grand-père se sentait humilié en tant qu'employé de son fils, il ne l'a jamais montré. Toutefois, presque par magie, lorsque la délégation de 3000 Canadiens arriva à Moscou, le statut de la relation entre mon père et mon grand-père s'inversa. Mon grand-père parlait parfaitement le russe et avait une bonne connaissance de l'histoire de Moscou et de la culture russe, que peu d'autres fans canadiens pouvaient égaler. Il a charmé les guides Intourist assignés à leur groupe et est devenu une liaison informelle entre les employés de l'hôtel Intourist et les invités canadiens. Il était aussi très en demande car il pouvait traduire les comptes rendus des médias russes sur les événements en cours. La Série du siècle devenait suprennament la renaissance de mon grand-père.

Après avoir perdu la cinquième partie, la sixième dans la série devint une victoire nécessaire pour l'équipe canadienne, gagnée difficilement dans une ambiance de tension croissante. À son retour, mon père me dit que lui et mon grand-père étaient assis dans leur chambre, sirotant

un verre de vin blanc lorsqu'ils ont entendu quelqu'un cogner vigoureusement à la porte. Deux hommes, tout de noir vêtus, sont entrés dans la chambre et ont demandé si mon grand-père était « Cornelius Grunau, formellement du village de Chortitza ». Mon père me dit que lui et mon grand-père se sont regardés, pensant : « Ça y est, nous n'allons jamais revenir chez nous. Ils vont nous amener en Sibérie ». Mais, au lieu de cela, les visiteurs ont déclaré que si mon grand-père était intéressé, ils avaient pris la liberté d'arranger un voyage pour lui à son village d'origine en Ukraine. Lorsque les visiteurs ont quitté, lui et mon grand-père ont ri pendant plusieurs minutes. Par après, mon père me dit : « Lorsque Henderson marqua ce but, on était tous très excités. Mais, je dois dire, le sentiment n'avait rien à voir avec l'allégresse que nous avons partagé lorsqu'on a su que nous n'allions pas en Sibérie ! » J'ai tenté de trouver une station de radio au Massachussetts pour écouter la partie finale, mais ce fut en vain. Plus tard, j'ai lu que Paul Henderson avait marqué pour gagner la Série au nom du Canada, mais, surtout, ma mère m'a appelé pour me dire qu'elle avait reçu un télégramme l'informant que mon père et mon grand-père allaient bien et qu'ils passaient du bon temps à célébrer avec tout le monde.

Mon grand-père est décédé en 1974 et j'ai passé beaucoup de temps en sa compagnie à l'hôpital quelques jours avant sa mort. On a parlé de plusieurs choses, incluant son voyage à Moscou, et durant ces dicussions, il mentionna qu'il avait été aussi emporté dans ce « combat » de hockey. Mais il a aussi déclaré qu'il se sentait « très embarrassé » par l'attitude de certains joueurs canadiens, et même des admirateurs canadiens à l'époque.

Il m'a dit que le fameux coup de Bobby Clarke sur Valery Kharlamov était le point le plus bas, et qu'il sentait le besoin de s'excuser aux personnes russes à l'hôtel. Mais, la Série était quelque chose qui fut profondément important pour lui, pas tant à cause du hockey, mais plutôt à cause du temps qu'il a passé à développer la relation avec son fils et, comme mon père l'avait espéré, mon grand-père était capable d'apprécier le sentiment que la boucle de sa vie était bouclée. Lorsque je vois une photo du but gagnant de Henderson, je ne pense pas à ce que ça veut dire ou ne pas dire, pour la politique de la guerre froide ou pour la psyché canadienne, d'avoir gagné la Série du siècle. Au bout du compte, je pense que l'importance de la série, à cet égard, a été bien trop exagérée. Je ne pense pas non plus à la façon dont le hockey a changé pour le mieux après la Série. Au lieu de cela, je ne peux m'empêcher de penser à mon père et à mon grand-père ensemble à Moscou, bras dessus dessous, brandissant des coupes de vin, célébrant le Canada, célébrant la vie.